

Le Monde

CULTURE · THÉÂTRE

Michal Svironi, marionnettiste : « J'ai toujours rêvé de mélanger théâtre et arts plastiques »

Au Mouffetard – Centre national de la marionnette, à Paris, la comédienne présente, jusqu'au 14 octobre, une « Carte blanche ». Dans un entretien au « Monde », elle évoque son parcours et la création de ce spectacle sur la complexité des relations familiales.

Propos recueillis par Cristina Marino



« Carte blanche », de et avec Michal Svironi, à Jaffa (Israël), en février 2020. GÉRARD ALLON

Née en Israël il y a une quarantaine d'années, Michal Svironi a déjà créé une dizaine de spectacles avec lesquels elle tourne régulièrement dans son pays mais aussi en Europe, en Asie et en Afrique. Elle aime mêler les genres et les disciplines artistiques, à l'image de sa formation éclectique : le théâtre (Ecole Jacques-Lecoq) ; le mime (Ecole Marcel-Marceau et Ecole de mime corporel dramatique de Paris) ; les marionnettes avec [François Lazaro](#) ; le clown contemporain avec Eric Blouet ; la thérapie par les arts avec Meera Hashimoto. Dans les loges du Mouffetard – Centre national de la marionnette, à Paris, où elle est à l'affiche, jusqu'au samedi 14 octobre, avec sa création *Carte blanche* (2021), elle revient, en français – qu'elle parle couramment, comme l'hébreu et l'anglais, avec une légère pointe d'accent – sur sa vocation d'artiste multicasquettes et sur le thème central de son seule-en-scène : le poids de l'héritage familial.

Lire le reportage :  [A Charleville-Mézières, le langage universel des marionnettes](#)



Comment en êtes-vous arrivée à mélanger plusieurs disciplines artistiques dans un même spectacle, notamment les marionnettes et la peinture ?

J'ai toujours voulu faire du théâtre et des arts plastiques. L'idée d'être comédienne m'est venue assez tôt, quand j'ai perdu mes grands-parents, parce que je pensais que c'était une manière de survivre, de devenir immortelle. Petite fille, j'ai vu une photo de Marilyn Monroe et je me suis dit : « *Elle est déjà morte depuis longtemps, et pourtant elle est encore là.* » Depuis, j'ai beaucoup changé de style. De Marilyn Monroe à Pina Bausch, jusqu'à ce que je fais maintenant sur scène. Mais j'ai toujours rêvé de mélanger les deux, théâtre et arts plastiques. C'est pour cette raison que j'ai commencé à m'intéresser aux marionnettes, aux masques, à tout ce qui est en rapport avec les arts plastiques dans le théâtre et, petit à petit, je suis devenue une professionnelle dans ce domaine. Avec un intérêt particulier pour les matières.

J'ai exploré différentes pistes afin de trouver mon propre langage scénique. Je suis passée notamment par le théâtre-cuisine, qui m'a permis de mêler deux côtés, le côté très pratique, concret, et de l'autre, le côté symbolique, poétique aussi. J'aime ce mélange entre les deux côtés. J'ai notamment utilisé le chocolat comme matière première dans l'un de mes précédents spectacles, *La femme qui respire trop!*.



« Carte blanche », de et avec Michal Svironi, à Jaffa (Israël), en mars 2021. GÉRARD ALLON

Pour la peinture, j'ai dessiné pendant des années en cachette, en ne montrant mes œuvres à personne, même pas à mes meilleurs copains. Mais un jour, je me suis dit : « *Bon, je vais avoir 40 ans, je veux vraiment faire ça, dessiner, il faut que ça sorte, il faut que je l'assume.* » Et pour la première fois, lors d'une résidence avec Johnny Tal [coauteur du spectacle *Carte blanche* et musicien], j'ai osé me lancer et faire une impro avec du papier et du maquillage. C'est ainsi qu'est née l'idée d'une vraie carte blanche, où je viens sur scène avec des grandes toiles et des couleurs, plein de couleurs.

Le fait d'avoir beaucoup d'éléments autobiographiques dans votre spectacle, n'est-ce pas trop difficile à gérer, notamment par rapport à votre famille ?

Dans certains de mes précédents spectacles, je traitais déjà de sujets familiaux, mais je prenais de la distance, je créais des personnages, je faisais des détours, des paraboles, c'était moins intime... Mais dans *Carte blanche*, c'est différent, je parle à la première personne, je ne joue pas un personnage, je dis les prénoms de mes proches, notamment celui de ma fille. Personnellement, ça m'a un peu libérée, mais ça m'a aussi un peu éloignée de ma famille. Mes parents veulent voir ce spectacle mais c'est moi qui ne veux pas qu'ils le voient. Pour le moment, j'essaie de me détacher d'eux pour pouvoir, j'espère, mieux revenir après. Mes relations avec eux sont compliquées. On s'aime mais on ne sait pas comment se le dire.

C'est pour cette raison que j'ai choisi de parler du passé, parce que tout ça, ça vient du passé. C'est comme ça qu'eux ils ont été élevés, c'est comme ça qu'ils nous ont élevés. Et c'est aussi pour ça que je ne veux pas élever ma fille comme ça. Mais le poids de l'héritage familial est très présent.

Quels sont vos projets pour l'avenir ?

Cette *Carte blanche*, c'est juste le début d'un laboratoire, j'espère pouvoir avancer sur ce chemin et développer encore d'autres spectacles qui mélangent les arts plastiques avec le théâtre. Et j'aimerais aussi exploiter à fond le côté « low tech » du théâtre, montrer vraiment comment on fait, comment on fabrique les choses. Dans mes créations, je veux avoir un minimum de choses qui sont déjà prêtes sur scène. Tout est à vue, tout doit se faire en direct sous les yeux du public. Le processus de création, c'est ce qui est important. Et ça fait partie de l'action. Après, comment les choses changent, les réactions, les interactions entre les différentes couleurs, moi, je trouve ça fascinant. J'adore ça. Ça m'excite. C'est plutôt cette voie-là que j'ai envie de continuer à explorer.



¶ *Carte blanche*, de et avec Michal Svironi. Coécriture et musique originale : Johnny Tal. Le Mouffetard – Centre national de la marionnette, 73, rue Mouffetard, Paris 5^e. Jusqu'au 14 octobre.

Cristina Marino